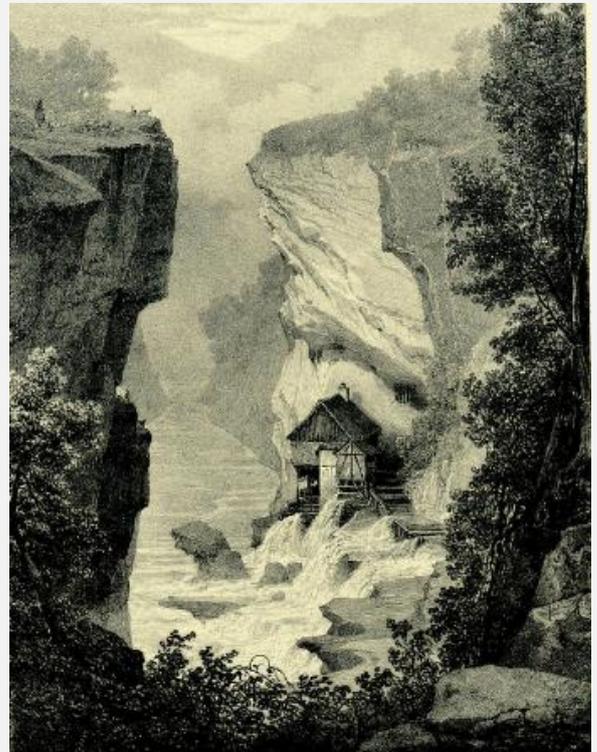


1800 : La Perte du Rhône.



Bellegarde avait acquis une certaine célébrité par une curiosité géologique appelée perte du Rhône : très improprement. Les hommes avaient en effet depuis longtemps défigurés l'œuvre de la Nature lorsque le barrage de Génissiat l'a noyée à jamais sous un lac pittoresque, certes, mais sans vie. La perte du Rhône, but de l'excursion obligatoire des touristes de passage fut un sujet d'émotion pour les voyageurs romantiques, de Saussure à Victor Hugo, qui, du Pont de Lucey, contemplaient le phénomène. Notre compatriote Edgar Quinet s'enchantait avec emphase :

« Avez-vous vu dans mon pays la perte du Rhône ? Le fleuve qui descend des Alpes arrive confiant et à pleins bords. Tout à coup, comme si l'embûche avait été tendue dès l'origine des choses, il disparaît. On le cherche sans le trouver. Il s'est perdu dans le puits de l'abîme, il est enseveli dans les entrailles de la terre ; une couche prodigieuse de rochers amoncelée sur lui, aux deux bords, par des bras de Titan... Cependant, pour

avoir disparu, le fleuve n'est pas tari, son ancien génie vit encore ; il lutte dans les ténèbres, il mugit sous la terre, il travaille dans le sépulcre, il use de sa poussière d'écume la roche éternelle. A la fin, il reparaît à quelques centaines de pas à la lumière, un peu calmé, plus bleu, plus majestueux, mais ni brisé, ni dompté par cette épreuve ».

La vérité était un peu différente.

En arrivant à Bellegarde, le flot impétueux du fleuve qui coulait dans un lit profondément raboté se brisait contre une barrière de calcaire très dur. Pour percer le passage, il avait creusé sous la roche au cours des âges, et avait entaillé sur une centaine de mètres ce qui n'était déjà plus qu'une fissure dont la profondeur atteignait en certains points une soixantaine de mètres. Là les eaux tumultueuses se précipitaient en tourbillonnant dans un bouillonnement assourdissant qui faisait jaillir des flots de mousse avant de se briser sur les parois. En période de crue, le fleuve débordait à ciel ouvert par-dessus

les dalles et submergeait en grande partie la « perte », mais quand les eaux étaient basses, il se perdait au fond de la crevasse.

L'aspect de ce site étrange avait été modifié en 1871 lorsque, un peu en amont, la prise d'eau d'un canal de dérivation capta une partie du courant pour faire tourner les turbines de la première usine hydro-électrique de Bellegarde.

Mais, déjà en 1826, les frères Collet, Gorray et Cie, exploitants forestiers en Chablais et Faucigny, avaient miné pendant un mois la faille pour détruire les corniches supérieures, découvrir et redresser le cours du fleuve, de manière à permettre le flottage à bûches perdues de grosses pièces de sapin qui pouvaient ainsi descendre, sans autres entraves que les ponts de Genève, de Sion à la mer.

Un peu plus tard, les ingénieurs qui remplacèrent le vieux pont de bois de Lucey par un ouvrage de pierre firent encore sauter une partie de la roche pour assurer la fondation des culées.

Il semble que la disparition du Rhône n'ait été complète qu'avant le début du XVIII^e siècle. Si l'on en croit les Mémoires du Maréchal-duc de Berwick qui mena la guerre de Succession d'Espagne, une armée austro-piémontaise vint à pousser sa cavalerie vers le Rhône dans le courant de 1709. Une maigre troupe de quelque deux cents hommes, placée

sous le commandement de Louis Passerat de la Chapelle, originaire de Châtillon-de-Michaille, reçut la mission de défendre à la fois les passages de Grésin, de la perte du Rhône, d'Arlod et de Malpertuis. La perte offrait un passage particulièrement favorable à l'ennemi puisqu'on pouvait traverser le Rhône à pieds secs, à peine gêné par le chaos de rochers. Pour s'opposer à l'envahisseur, Passerat prit la responsabilité de faire sauter la voûte naturelle, sacrifice du reste inutile puisque l'adversaire prit une autre direction.

Le témoignage de Berwick est corroboré par celui du naturaliste Guettard qui, un demi-siècle plus tard, remarqua que le Rhône s'engage « entre deux roches qui semblent avoir été séparées pour laisser couler le fleuve plus paisiblement » et il ajoute : « peut-être se touchaient-elles autrefois. On remarque au moins que ses deux côtés ont été beaucoup travaillés au moyen de la poudre »... la poudre de Châtillonnais, bien certainement.

Et voilà comment la guerre fit disparaître en un instant le mystérieux lit souterrain que le Rhône avait mis des milliers et des milliers d'années à creuser. Souhaitons que le barrage de Génissiat qui l'a définitivement enfoui dans les annales de l'Histoire, serve désormais à la paix et au bonheur des hommes.

P. D.